

Recherche d'un effet-miroir, peut-être : miroir du désenchantement où s'enlise la génération qui a cru pouvoir changer le monde et du désœuvrement de ses rejets. Peut-être...

Pierrette Boivin

Alain Robbe-Grillet
LA REPRISE
Minuit, Paris, 2001,
253 p. ; 27,95 \$

Alain Robbe-Grillet n'avait pas publié de roman proprement dit depuis vingt ans, si l'on exclut les trois volumes d'autobiographie romanesque qu'il avait fait paraître entre 1985 et 1994. Dans cette perspective peut-être, le nouveau roman de l'auteur presque octogénaire se donne à lire comme une sorte de testament littéraire. D'autant plus que *La reprise* contient la majorité des thèmes des romans précédents de l'auteur, auxquels par ailleurs il fait délibérément allusion, me semble-t-il, que ce soit par le choix du vocabulaire ou par la description d'une situation (*Les gommes*, en particulier). Jusqu'à l'histoire de *La reprise* – histoire d'un

parricide en 1949 – qui paraît nous ramener au premier roman de l'auteur (*Un régicide*, qui date de 1949), comme si elle invitait le lecteur à se rappeler, avec l'auteur, le parcours d'une des œuvres les plus importantes de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Il s'agit donc d'un roman particulièrement ambitieux, qui ne peut pas mieux porter son titre, non seulement du reste parce qu'il est la reprise de l'ensemble de l'œuvre, mais parce que le motif de la reprise structure l'écriture même de chacun des romans d'Alain Robbe-Grillet. D'autre part, si « reprise » il y a, c'est aussi parce que, inévitablement, tout roman (pas seulement ceux d'Alain Robbe-Grillet) raconte à sa façon essentiellement une seule et même chose : l'histoire de « cette famille maudite » de Thèbes, « une rivalité féroce à caractère ouvertement œdipien ». Vers la fin de *La reprise*, le principal narrateur comprend que « les anciens mots toujours déjà prononcés se répètent, racontant toujours la même vieille histoire de siècle en siècle, reprise une

fois de plus, et toujours nouvelle [...] ». De main de maître, Alain Robbe-Grillet se lance une fois de plus dans cette histoire compliquée, qu'il transpose à Berlin en 1949 durant l'occupation alliée, où la mission d'Henri Robin, agent secret, prend la forme personnelle d'une quête identitaire qui le conduit au bord de la folie. Le roman, qui fait savamment alterner les voix narratives, reproduit le mouvement même de cette folie. La réussite est complète sur tous les plans.

François Ouellet

Zadie Smith
SOURIRES DE LOUP
Trad. de l'anglais
par Claude Demanueli,
Gallimard, Paris, 2001,
542 p. ; 32,95 \$

« Une Shirley McLaine de la plume, une danseuse à claquettes de dix ans, avide de montrer son talent aux parents et amis. » C'est la comparaison acidulée que faisait un critique britannique à propos du spectaculaire premier roman de Zadie Smith, *White teeth* (titre faiblement rendu en français par *Sourires de loup*). Quand la plupart de ses collègues – dont Salman Rushie – s'enthousiasmaient du talent précoce de l'écrivaine d'à peine 25 ans, il trouvait, lui,

que la demoiselle en faisait un peu trop. Il s'est avéré que ce critique mal embouché n'était autre que... Zadie Smith elle-même. Façon de désarmer les grognons qu'agaceraient tant d'intelligence et de virtuosité chez une si jeune femme ?


Il est vrai qu'il y en a pour tout le monde dans *Sourires de loup*. Ce qui est remarquable, c'est qu'au contraire de tant de jeunes auteurs incertains qui commencent leur œuvre en parlant d'eux-mêmes, Zadie Smith n'a pas eu peur de créer un monde, une petite société très métissée (à l'image de Zadie Smith elle-même, de mère jamaïcaine). Le livre suit la vie de deux familles du nord de Londres sur une période de vingt-cinq ans et aborde des thèmes aussi vastes que la place de l'individu dans l'histoire, ou aussi actuels que le fondamentalisme musulman.

La saga, on le sait, est un genre où il est facile de perdre ses personnages dans le dédale des péripéties. Zadie Smith, tout en multipliant les anecdotes et les rappels historiques, maintient la densité humaine de ses créatures, confrontées à la perte des pères que vivent tous ceux qui se retrouvent plongés dans le bain du multiculturalisme. Un beau livre, malgré quelques pas de claquettes en trop.

Jean-Pierre Gosselin

L'Institut Canadien de Québec tient à souligner ^{les} 20 ans de passion littéraire du magazine Nuit blanche !

Fondé en 1848, l'Institut Canadien de Québec est un organisme culturel à but non lucratif. Sa mission est de démocratiser l'accès au savoir et aux œuvres d'imagination par un service de bibliothèque universellement accessible, et de sensibiliser le public aux arts et à la culture. L'Institut Canadien administre, pour la Ville de Québec, 12 des 28 bibliothèques publiques de la ville.

 Institut Canadien
de Québec